

exploration du  
 champ sémantique  
 d'un mot-clé  
 du vocabulaire français  
 de base <sup>o)</sup>

<sup>o)</sup> CONSOMMATEURS DES C.P.E., ATTENTION !!!  
 "Méfiez-vous des titres qui promettent  
 ce que les articles ne peuvent tenir!"  
 C'est un conseil du groupe de travail  
 "défense du consommateur" de la commis-  
 sion "Initiation à l'économie".

On est étonné des nombreuses possibilités d'expression qu'offre ce seul mot : " merde " dans le langage populaire, car, s'il est utilisé, comme on l'a vu, par toutes les couches sociales, il est vraiment à sa place au sein du peuple, pour de multiples raisons.

L'une des plus importantes pourrait être une sorte de résistance prolétarienne au " beau langage " que l'école de la bourgeoisie tend à imposer aux enfants des ouvriers, un langage qui leur sera d'ailleurs d'aucune utilité, car il est le plus souvent confiné étroitement entre les quatre murs de l'école.

Dans leur livre : " l'école capitaliste en France ", Baudelot et Estabiet, relatant une étude faite par un sociologue sur les classes techniques, pratiques et de transition, pensent que les élèves de ces classes, au Q.I. soit disant au dessous de la normale, ont déjà une grande maturité, et ne sont pas dupes du sort auquel ils sont destinés.

" Au français correct ", ils répliquent par un langage à eux, souvent ordurier. ... Essaie-t-on en technologie ou en français, de leur inculquer le respect du mot propre, ces élèves se refusent à nommer ce qu'ils font, ce qu'ils utilisent, ce qu'ils ressentent, autrement que par des termes vagues et interchangeable : choses, trucs, machins, machins-trucs - chouettes, bidules, bidulomètres etc...

Le mot " merde " pourrait bien être un de ces termes qui remplacerait pour peu que l'on sache le moduler, le rythmer, l'harmoniser selon l'échelle musicale de la voix humaine, toute une série de discours qui tourneraient vite à l'inflation verbale.

QUELQUES EXEMPLES

- D'abord la surprise :
  - Agréable : "Dis donc c'est la combinaison 7 4 2 qui gagne au tiercé. Merde, j'ai gagné."
  - Moins agréable : "Mais il ne rapporte pas grand chose. Merde ! "
  - Très désagréable : "Chéri, maman arrive demain". "Ah merde ! "
- Le désapointement : "Merde ... ton mari ! "
- L'impatience : " Tu viens oui, ou merde ? "
- Des reproches : "La soupe n'est pas tout à fait cuite, chéri."
  - "Il est huit heures quoi, merde."
- Un coup de marteau sur les doigts : "merde ! " et, si la douleur est vive : "merde de merde de merde de merde .... " ça calme les nerfs et (peut-être) ... la douleur elle-même.
- Une boule mal lancée : "merde ! "
- Un coup de pied loupé, le ballon de rugby revient dans votre propre camp : "Oh ! merde ! "
- Excédé par les insidieuses questions de votre épouse concernant votre emploi du temps : " Oh ! et puis merde à la fin ! "
- La conclusion d'une discussion au cours de laquelle vous n'avez pas eu le dessus : " Et merde, "
- L'admiration au passage d'une jolie fille : " MERDE " prononcé rêveusement, méditativement, langoureusement et en traînant longuement sur la première syllabe.

L'ARME DU PAUVRE ...

On pourrait multiplier les exemples. Mais venons-en à l'usage offensif et défensif du mot. " Merde " c'est une arme, c'est une arme populaire. Et c'est en cela que ce mot mérite toute notre considération, et que l'on ne doit pas avoir honte de le claironner bien haut chaque fois qu'on le juge utile.

Confronté avec les puissants qui l'écrasent de leur fortune, de leur pouvoir, de leur autorité, le pauvre, le malheureux, l'exploité, l'opprimé, le prisonnier, l'esclave, le minus, n'a, pour se défendre que cette arme : le mépris, traduit par l'interjection "merde", qui, d'un coup, abolit les barrières sociales, fait dégringoler l'autre de son échelle hiérarchique, rabat son caquet et rabaisse sa morgue.

LE "MOI" EST HAISSABLE mais .... LES EXEMPLES VIVANTS...

Mais c'est un peu l'arme absolue qui ne doit pas être employée à tort et à travers. J'ai eu, au cours de ma vie de subordonné, d'être sous la "dépendance de .... ", plusieurs fois la folle envie de l'utiliser; chaque fois le mot m'est rentré dans la gorge.

En particulier une fois : février 1940 ; le 26ème bataillon de chasseurs à pieds s'apprêtait à monter en ligne du côté de Forbach. Son commandant, le colonel X..., crut bon de réunir ses futurs héros. A cheval (car les officiers des chasseurs à pieds sont, eux, à cheval) au milieu de sa troupe, il entama un grandiloquent discours comme seuls les militaires savent en faire, où il était question de patrie, d'héroïsme, de "boches à pourfendre", de mort glorieuse et d'autres balivernes. Que j'ai eu alors envie, dans le silence un peu angoissé, de lui lancer un retentissant : "merde" en plein visage.

Mais je me suis dégonflé.

A quelque temps de là; les aléas du combat m'ayant conduit dans un camp de prisonniers de guerre, puis dans une ferme d'un village du Mecklemburg, j'étais occupé, avec quelques camarades d'infortune, à charger du fumier sur une voiture attelée de 2 chevaux. Mais il en fallait 4 pour la traîner dans les chemins malaisés et boueux. Les deux chevaux de flèche étaient dételés et, d'ordinaire, attendaient patiemment que l'on fasse appel à leurs services. Ce jour-là, est-ce le passage d'une escadrille de forteresses volantes, est-ce l'agacement des mouches, est-ce tout autre chose, toujours est-il qu'il leur prit fantaisie de s'enfuir au triple galop et de passer de part et d'autre d'un bouquet d'arbustes, ce qui, naturellement, mit brusquement fin à leur escapade, mais dans quel état ! toutes les pièces de leur harnachement emmêlées avec leurs huit pattes. Les sortir de là ne fut pas, pour mes compagnons et moi-même, une mince affaire, d'autant plus que l'on risquait à chaque instant d'être étendu pour le compte par une ruade inopinée.

C'est au cours de ce délicat travail de remise sur pieds de nos deux bourins, que survint le contremaître teuton (son rôle de flic lui ayant évité un moment d'aller se faire geler, et ce n'est pas une image, ce que vous pensez, sur le front russe). Mais il évita soigneusement bien sûr, de mettre la main à la pâte.

C'est alors que je lui lâchai en plein visage, un MERDE tonitruant, prolongé et vengeur, un merde chargé de toutes les rancœurs accumulées contre l'armée française, contre l'armée allemande, contre les grands et petits chefs qui depuis si longtemps me tenaient à leur merci, un merde entendu par tous les copains qui travaillaient à plusieurs kilomètres à la ronde, un merde qui m'apporta un apaisement bienfaisant et qui, subsidiairement, mais dont l'effet n'était pas à dédaigner, éloigna de notre chantier en effervescence, le cheffeton aboyeur.

Si j'ai raconté un peu longuement cette anodine tranche de vie ce n'est pas certes par narcissisme, mais parce qu'elle ne peut pas manquer de rappeler à chacun, une situation similaire, situation de tension résolue au mieux par cette magique interjection : "merde".

Merde, arme des pauvres, des opprimés; un exemple puisé dans la vie de Freinet nous en apporte une confirmation. Lorsque la bourgeoisie riche de Saint Paul de Vence voulut abattre Freinet, ce révolutionnaire, tous les moyens lui furent bons. En particulier, ayant décidé la grève scolaire, les riches propriétaires firent pression sur leurs métayers pour qu'ils retirent leurs enfants de l'école. Leur succès certes ne fut pas à la mesure des moyens mis en œuvre.

---

)/ et c'est le moment qu'il choisit pour aboyer plus fort que de coutume

"Ecoute, dit l'un d'eux à un pauvre métayer, si tu ne retires pas tes gosses de l'école, eh bien, je te dis que tu n'auras plus mes champs et tu pourras aller crever de faim dans ton Piémont natal. "

"Eh bien moi, répondit l'homme, je vous dis que mes gosses, ils m'appartiennent, et je vous dis : MERDE ".

"MERDE" DIT-IL à l'ADJUDANT...

Georges de la Fouchardière était, avant la guerre le spirituel et goguenard chroniqueur de "l'Oeuvre". Dans ses billets quotidiens : "la chronique du bouif", il pourfendait avec humour les puissants de ce monde et leurs institutions. G. de la Fouchardière écrivit un roman : "Joseph Pantois fils de gendarme". Dès sa naissance, et tout au long de sa vie, son héros fut tenaillé par un complexe de peur. Il eut peur de son père (qui n'admettait naturellement comme valable qu'une éducation à base de répression dans tous les domaines), il eut peur de l'école où le magister remplaçait le père et en avait les idées et les méthodes; devenu adolescent il eut une affreuse peur de sa sexualité, il eut peur des filles ; marié sur ordre du père qui trouva ainsi un ingénieux moyen d'avoir sa maîtresse à portée de la main, Joseph Pantois tremblait devant celle qui légalement était sa femme. Le coup de tonnerre de la guerre de 1914 fut presque pour lui, une délivrance. Mais naturellement dès le premier jour, versé dans l'infanterie, il partit au front, en première ligne. Et là, bien sûr, il eut peur. Il eut peur de l'ennemi qui était assez loin devant lui, mais encore plus du sergent qui était derrière mais tout près. Et ce qui devait arriver arriva : par un beau matin de printemps, un éclat d'obus mit fin à ses jours; mais cet éclat d'obus allemand mit fin aussi à sa peur.

Etendu, sanguinolent sur le champ de bataille, pendant que, tout doucement avec son sang, s'écoulait sa vie, Joseph Pantois sentit que la PEUR qui l'avait tenaillé durant toute sa vie, s'en allait et les dernières secondes précédant sa mort furent les plus belles de sa vie.

A l'adjudant, penché sur lui et qui essayait de le consoler par de belles et bonnes paroles comme seuls les adjudants savent en trouver :

MERDE dit-il à l'adjudant, avec le seul regret de n'avoir pas dit cela à un maréchal de France.

R. Belperron.

*c'est quand il n'y a  
pas grand monde  
qu'il y a grand chose.*

*J. Prévert*